

Fiche 1

Marche ou Crève, Richard BACHMAN (Stephen KING)

Albin Michel, 1979 (« J'ai Lu », *The Long Walk*)

L'auteur

Stephen King est né en 1947 à Portland. Après une enfance marquée par l'absence de son père, il se plonge dans la lecture de romans fantastiques avant de se mettre à en écrire. La publication de *Carrie* en 1974 lance sa carrière qui va faire de lui un écrivain à succès.

L'œuvre et son contexte

Écrit en 1966-1967, *Marche ou crève* annonce en quelque sorte *Running Man*, par l'utilisation de motifs voisins : la dystopie, le sport poussé à l'extrême, la critique d'une société castratrice et militarisée.

L'œuvre en quelques mots

Le 1^{er} mai de chaque année, La Longue Marche entraîne une centaine de concurrents sur les routes du Maine. Les règles sont simples : il faut marcher jour et nuit, sans s'arrêter, à une allure minimale imposée et le dernier debout est déclaré vainqueur.

Le thème dans l'œuvre

Marche ou crève est un roman dont l'intrigue de départ est assez simple, voire simpliste, mais qui révèle, au fur et à mesure de son développement, une réelle richesse. Dès le départ, les règles de la Marche sont vagues. Le lecteur ne va comprendre, qu'au fur et à mesure, les conséquences de leurs manquements. Ainsi, l'allure ne doit pas descendre en dessous de quatre miles à l'heure sous peine d'avertissement verbal. D'autres interdictions viennent ensuite peu à peu s'ajouter sous forme de recommandations, parfois étranges (le port de chaussette de tennis), parfois inscrites dans un réel esprit sportif (ne pas s'en prendre aux autres concurrents).

Ce mélange des genres brouille donc un peu les pistes et l'on pourrait croire, au premier abord, que cette épreuve sportive pourrait parfaitement prendre place dans notre réalité. Mais au bout de trois avertissements le fautif est exécuté par les militaires présents.

Justement, l'omniprésence de ces militaires, l'évocation, discrète, d'un futur à moyen terme, la distribution de nourriture concentrée et l'atmosphère qui s'en dégage, placent ce roman dans un monde dystopique où la vie humaine a perdu de sa valeur, conduisant des adolescents à risquer leur vie pour la fortune et des spectateurs à se délecter de leur mort en direct.

Toutes les lois sportives sont bafouées. Il ne reste en effet qu'un vague esprit sportif écrasé par cette critique de la loi du plus fort, de la course aux muscles et à la performance. Ainsi, ce n'est pas uniquement la puissance qui fait gagner, mais surtout un mental à toute épreuve, comme le montrent les différents abandons. Plus la marche progresse, plus les corps s'effondrent. Au départ, ce ne sont que des crampes, des diarrhées, mais par la suite certains essaient de fuir, sont abattus ou deviennent fous. La pratique sportive poussée à l'extrême nous montre à quel point l'Homme peut tenter d'aller au-delà de ses limites. Le vainqueur qui pourra obtenir tout ce qu'il veut jusqu'à la fin de sa vie en profite rarement.

Dans ce roman, Garraty remporte la course au bout de 345 kilomètres parce que Stebbins, son principal rival, tombe raide mort. Lui-même semble d'ailleurs perdre la raison ou ne plus être en pleine possession de ses moyens après l'arrivée. Stephen King nous fait entrer dans la psychologie de personnages tour à tour attachants ou répugnants, comme pour nous montrer jusqu'où des sportifs peuvent aller pour remporter une compétition et obtenir un peu de gloire.

Tout est dit

« Je me sens qualifié pour participer à la Longue Marche parce que je suis un pauvre con inutile et que le monde se portera mieux sans moi... »

DENIS LABBÉ

Fiche 2

***Running Man*, RICHARD BACHMAN (Stephen KING)**
1982. Albin Michel, 1988 (Livre de poche, *The Running Man*)

L'auteur

Voir fiche précédente.

L'œuvre et son contexte

Publié sous le pseudonyme de Richard Bachman, utilisé parce que Stephen King écrivait beaucoup trop et qu'il ne pouvait pas tout publier sous son nom, *Running Man* est une critique acerbe d'une télévision voyeuriste en pleine décadence. Écrit en 1971-1972, ce roman bénéficie du succès grandissant de son auteur pour être enfin publié.

L'œuvre en quelques mots

Si Stephen King est surtout un écrivain de fantastique, ce roman mêle à la fois la science-fiction et la dystopie, en projetant le lecteur en 2025, alors qu'un jeu sportif intitulé « La Grande Traque », passionne les foules. Il met en scène des candidats qui tentent d'échapper durant trente jours à des tueurs lancés à leurs trousses.

Le thème dans l'œuvre

Véritable diatribe contre les dérives du sport et de la télévision, *Running Man* montre les côtés les plus sombres de l'esprit humain qui peut se montrer tour à tour voyeur, avide, calculateur et sadique. En montrant tous ces travers qui sont à l'opposé des valeurs sportives, ce roman nous plonge dans un univers sombre, angoissant et étrangement prémonitoire. On y perçoit évidemment des références intertextuelles à *1984* d'Orwell, avec, en toile de fond l'omniprésence d'une télévision capable de tout pour obtenir de l'audience. En appelant « jeu », une nouvelle pratique sportive dans laquelle on met sa vie en jeu pour s'extraire de la misère, cette société futuriste s'appuie sur la représentation, sur l'image, sur le spectacle pour mieux faire accepter à la multitude une pratique inhumaine.

En fait, sous couvert d'un jeu télévisé, c'est bien à de nouveaux jeux du cirque que sont conviés les téléspectateurs, des jeux du cirque modernes, tournés vers une fausse émancipation des plus pauvres qui servent en fait de chair

à canon pour divertir les foules. Cet univers décadent propose ainsi une société à deux vitesses, qui cohabitent sans jamais se rencontrer, sans jamais se côtoyer sauf par écran interposé.

Lorsque le personnage principal s'arrête un instant sur ceux qui l'entourent, il se rend bien compte qu'ils n'appartiennent pas au même monde : « Leurs visages si différents avaient pourtant un trait commun : il leur manquait quelque chose, comme un portrait avec des trous en guise d'yeux, ou un puzzle où l'on a oublié une petite pièce. Ce qui leur manque, songea Richards, c'est le désespoir. Pas de loups affamés dans ces ventres. Pas d'espoirs fous ni de cauchemars déchirants dans ces têtes. »

Dans cette société privée de libertés, « La Grande Traque » est devenue le sport national. Mais on passe alors d'un simple sport à une chasse à l'homme organisée, planifiée et surtout inféodée à un pouvoir tout-puissant qui s'en sert pour mieux gérer et manipuler les foules. En ne respectant pas les règles, Ben Richards repousse les limites de la société et devient un révolutionnaire, nous montrant que ce sport était bien plus qu'un simple divertissement et qu'il participait bien à l'exploitation des masses.

À noter que Paul Michael Glaser a adapté le roman en 1987 avec Arnold Schwarzenegger dans le rôle principal, mais en délestant l'intrigue de sa profondeur analytique et sociale.

Tout est dit

« La seule issue, c'est droit vers le ciel, se dit Richards avec philosophie. »

« Nous volons à la poursuite du soleil, pensa-t-il. C'est stupéfiant... »

DENIS LABBÉ

Fiche 3

***Jouer juste*, François BÉGAUDEAU**

Verticales, 2008, éditeur original : Seuil, 2003 (« Folio » Gallimard, 2008).

L'auteur

François Bégaudeau, né en 1971, est l'auteur de la célèbre autofiction *Entre les Murs*, qui triompha aussi une fois portée à l'écran par Laurent Cantet ; agrégé de Lettres modernes, passionné de football depuis son enfance, il s'occupe également de musique, de reportage, de cinéma... et vient de publier il y a quelques mois un émouvant roman sur l'adolescence et ses complexes : *La Blessure, la vraie*.

L'œuvre et son contexte

Premier roman d'un surdoué touche-à-tout, *Jouer juste* se signale d'abord par sa brièveté (102 pages) et par sa construction : aucun retour à la ligne ne vient interrompre le monologue halluciné d'un entraîneur qui, juste avant les prolongations d'une coupe d'Europe, harangue ses joueurs et mêle aux considérations sportives des confidences de plus en plus intimes.

L'œuvre en quelques mots

Le titre s'explique dès les premiers mots : « Jouer juste, dit-il » (p. 9), mots qui referment d'ailleurs le propos cent pages plus loin : « la conviction dis-je d'avoir joué juste » (p. 102). C'est donc un texte très « écrit », très formel, qui montre la maîtrise des codes du romanesque en même temps que l'aisance à s'en affranchir : on peut s'agacer de ce côté « postmoderne », ou admirer le brio de l'ensemble.

Le thème dans l'œuvre

Certes la thématique sportive n'est pas absente de l'œuvre, mais elle sert plutôt de structure insérante, de « *hauptmotiv* », à ce qui peu à peu émerge comme le cœur du texte, le récit d'un échec amoureux. Dès la page 13 le nom de la femme aimée surgit, « Julie », pour permettre l'entrelacs de la « chorégraphie footballistique » et de la danse amoureuse. Perdre un match – la défaite est annoncée plusieurs fois, mais pas confirmée, ou connaître un fiasco sentimental devient peu à peu une commune misère ! Même si aucune autre voix ne se fait entendre, les réactions de l'auditoire ne sont pourtant pas absentes,

puisque le discours de l'entraîneur contient de nombreuses références contextuelles : « J'en vois qui rient parmi vous » (p. 15), ou bien « J'entends sans l'entendre mon homologue » (p. 12). Le brouhaha d'un vestiaire fiévreux nous parvient donc, ainsi que quelques prénoms « Stéphane », « Mickaël », « Éric » (Cantona ?), tandis que se développe l'analogie entre les « tacles » du terrain et les maladresses avec Julie. Les allusions techniques abondent, tant pourrait-on dire dans le domaine du sport que dans celui des pratiques sexuelles, souvent décrites comme assez dérisoires. L'ironie mordante de l'auteur envers les ridicules inhérents à toute passion physique évoque plusieurs fois le style d'Albert Cohen dans *Belle du Seigneur* : même mélange de lyrisme teinté de sarcasme et de pessimisme foncier, même dénonciation du narcissisme forcené des partenaires, dans le foot comme dans un lit : « moi plus moi égale onze » (p. 47). Le recours à des néologismes, des onomatopées, rend le style à la fois familier et étonnant (la « mornitude », « cotcotcot », « une chaîne limpide de transmission tactactactac », etc.), et le parallélisme entre l'amour jaloux et tourmenté de l'entraîneur et les difficultés observables de ses joueurs est assez bien mené pour emporter la conviction du lecteur. Les remarques sportives sonnent souvent comme des intermèdes burlesques, les deux champs sémantiques (l'amour/le foot) servant de métaphore mutuelle, chacun dévalorisant l'autre par l'incongruité de la transposition : « quota drastique de visionnage quotidien de matchs, exercice de non-réponse au téléphone, masturbations préventives et autres mesures » (p. 22). Un Céline moderne ?

Tout est dit

« [...] c'est par défaut de réflexion au contraire qu'ont péché vos pieds, chevilles aphasiques, orteils séparatistes, hémiplegie des jambes, passes dans le vide, [...] » (p. 11-12).

« [...] j'accédai à une indifférence qu'immodestement je dirais parfaite au bilan phallométrique des opérations et pour tout dire aux opérations elles-mêmes, non que je n'y trouvasse un certain plaisir, au reste il n'est guère souhaitable de n'y en pas trouver, mais dans l'anecdotique mesure où j'aurais pu m'en priver tout bonnement » (p. 64-65).

ISABELLE CASTA

Fiche 4

La Gazelle, Hubert BEN KEMOUN
Tribal Flammarion, 2007

L'auteur

Hubert Ben Kemoun est né en Algérie en 1958. Enseignant, scénariste (TV et radio), auteur de romans policiers, il a publié plus de cent titres en « littérature jeunesse », qui lui ont valu des prix. Ses œuvres sont souvent étudiées dans les écoles, collèges et lycées, où il rencontre son public.

L'œuvre et son contexte

Ce récit se situe fictivement lors des championnats du monde d'athlétisme en Argentine. L'auteur l'a présenté dans de nombreux salons du Livre Jeunesse. Sélectionné pour des prix (Prix des Lycéens allemands 2010), il est diversement apprécié : « captivant » pour les 12-15 ans et les enseignants, « ennuyeux » pour des lycéens privilégiant l'action.

L'œuvre en quelques mots

Le monologue intérieur de Valérie, marathonnienne de 17 ans, présente cinq pauses : au 5^e kilomètre, au 14^e, au 25^e, au 32^e, et au 41^e. Il mêle les pensées sur la course et les autres concurrentes, à de nombreux flash-back sur les motivations de « la Gazelle ». L'auteur veut traduire le rythme haletant de l'épreuve. Il dit être sorti épuisé de l'écriture.

Le thème dans l'œuvre

Le marathon est une épreuve d'endurance physique et mentale. Le sportif doit courir 42 km et 195 mètres, comme jadis Phidippides. Il suppose un entraînement intensif, des privations alimentaires et l'obéissance au coach, tel Jacky disant à Valérie : « Moi, je suis le météorologue et toi tu n'es que mon baromètre ». La victoire ne procure pas le vedettariat, à la différence des sauteurs à la perche, des coureurs du 100 mètres. *L'Équipe* lui consacra quelques lignes !

La course est dominée par les Kenyanes, les Éthiopiennes et les Chinoises ; les Françaises ont l'espoir de terminer 10^e. La victoire est due à une supériorité physique, à une stratégie (la Chinoise, qualifiée de « tueuse » modifie son allure brusquement pour éliminer ses adversaires) ou au hasard. Ainsi,

Valérie est devenue championne de France à cause des accidents des trois premières. Les motivations des coureurs sont multiples : gagner, montrer sa supériorité, utiliser l'épreuve pour demander l'asile politique (une Albanaise aux JO en 1976), être la meilleure Française, ce qui permettra à Valérie de devenir entraîneuse : « Je ne veux pas un podium, je veux un avenir, un boulot. »

L'épreuve est associée à un « calvaire », au « Golgotha ». Elle exige que le coureur devienne une mécanique, un « métronome » contrôlant son rythme et ses pensées. Le « mental » est essentiel. Valérie s'encourage constamment : « déroule ! » (leit - motif du monologue intérieur), « pense à autre chose ». Elle doit doser ses efforts, maîtriser son allure : « Je prends ma foulée de soixante-huit centimètres ». Les pensées vont l'aider à se maintenir dans la course quand elle se voit distancée : « J'ai appris à laisser dérouler mes idées pour qu'elles huilent mon mouvement. » Dans les derniers kilomètres, le souvenir obsédant de sa mère victime d'une rupture d'anévrisme la galvanise, synonyme de remords car ce soir-là Valérie n'a pas couru assez vite pour la rejoindre, d'où des conséquences irréversibles. De même, le souvenir des « Folles de la place de Mai » et des Argentins torturés l'aide à relativiser sa souffrance. Elle puise en elle-même la force de ne pas céder à sa rivale française lui demandant de se laisser distancer.

Elle critique les supporters de 1998 criant : « On a gagné » au lieu de « ils ont gagné ». À l'entrée dans le stade, elle s'assimile aux gladiateurs pénétrant dans l'arène, les spectateurs sont devenus les lions. Elle sait que l'Éthiopienne a déjà gagné : « Il y a une justice, ce ne sont pas toujours les tueuses qui triomphent ».

Tout est dit

« Courir, dérouler, galoper ! N'être rien d'autre qu'une machine ! »

« Des filles, j'en ai vu étouffer en queue de peloton, noyées dans leur propre souffrance [...] Les filles qui la jouent aux anabolisants se suicident exactement pareil. »

DENISE CIMA